



(Ci-devant "LE VRAI CANARD")

F. BELAND.  
Magasin d'épicerie,  
6 RUE D'ARTIGNY  
et  
241 ST-JEAN.

**CONDITIONS :**

**ABONNEMENT.**

UN AN..... 50 Cts  
SIX MOIS..... 25 Cts  
LE NUMERO..... 1 Cts

Strictement payable d'avance.

Le *Grognard* se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 p. cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse  
En face de l'Hôtel du Canada  
Boîte 2144 P. O. Montréal.

**FEUILLETON DU "GROGNARD"**

LE CHEF DE

**VOLEURS**

ET LA

**JEUNE FILLE.**

Suite.

Pendant qu'Orlino pillait sa maison, la tante de Marie cheminait avec empressement vers le lieu qu'on lui avait désigné. Ainsi que sa nièce, elle se réjouissait d'une entrevue qui pour tous allait avoir tant de charmes, et qui d'avance préparait son cœur aux joies et aux émotions vives qu'allait faire naître un tel rapprochement. On atteignit enfin le but désiré; mais ô cruelle déception, on ne tarda pas longtemps à s'apercevoir qu'on avait été dupo de la trahison la mieux ourdie et la plus abominable. Aussitôt un terrible pressentiment s'empara de Marie, et, sans faire part de ses craintes à sa tante, elle pressa autant qu'elle put son retour au logis. Hélas! elles n'y arrivèrent qu trop vite, elles ouvrirent la porte, pénétrèrent dans l'intérieur et s'aperçurent tout d'abord du ravage qu'on y avait exercé. On courut visiter le coffre-fort, on le vit en-



LA VICTOIRE MORALE DES LIBERAUX.



LA VICTOIRE MORALE DES CONSERVATEURS.

tièrement dévalisé: La tante de Marie en resta pétrifiée, et son émotion fut si grande qu'il lui fut impossible d'exprimer la moindre plainte. Marie, un peu plus maîtresse de ses sens, en fut pourtant abattue et vit avec désespoir la ruine de sa tante. On se perdit en conjectures sur l'auteur de ce crime, et, malgré toute l'aversion qu'on ressentait pour Orlino, on ne pensa point à fonder le moindre soupçon sur sa personne. On pouvait le supposer indigne d'entrer dans une noble famille, le voir dissipateur, léger, et lui trouver des mœurs un peu relâchées; mais malgré toutes ces préventions, on lui accordait la probité de l'honnête homme. On ne s'arrêta donc nullement à le soupçonner d'avoir dévalisé le logis.

Ce coup sans doute fut bien terrible, mais un plus accablant

encore devait bientôt les frapper. Le nouveau gouvernement révolutionnaire connaissant les haines qui chaque jour s'opposaient au progrès de ses institutions cherchait ses ennemis avec acharnement et chaque jour on arrêtait un grand nombre. Ses soins les plus grands consistaient surtout à s'emparer de ceux qui, attachés de cœur à la personne du roi, le plaignaient publiquement et maudissaient ceux qui lui avaient ravi sa couronne. Les espions qui, à cet effet, parcouraient la province avaient entendu parler des paroles bienveillantes que M. de Salignes avait prononcées en faveur de Louis XVI et du vif regret qu'il avait dit éprouver de ne pas pouvoir le soustraire à la rage de ses persécuteurs. Ils avaient reçu l'ordre de l'arrêter et de le conduire à Paris sous bonne escorte. Ils firent dans son domaine les

recherches les plus minutieuses et comme elles furent vaines, ils se transportèrent chez sa sœur, la tante de Marie pour y explorer les issues les plus secrètes.

A l'aspect de cette bande composée de gens à la figure repoussables et aux yeux menaçants, ces deux pauvres femmes furent saisies d'une frayeur mortelle. Elles voulurent en vain jurer sur l'honneur qu'elles ne connaissaient point la retraite de M. de Salignes; on ne daigna pas les croire, on leur fit au contraire endurer les plus durs traitements lorsqu'on eut aperçu sur un meuble la fausse lettre qu'elles avaient reçue et qui, malgré leur innocence les fit paraître d'autant plus coupables.

Ces hommes forcés se livrèrent alors aux injustices les plus révoltantes, commirent toute espèce de dégâts, pillèrent la mai-

son, accablèrent l'hotesse des insultes les plus infâmes et portant ensuite leur rage ébréché sur la pauvre Marie, ils se seraient livrés aux excès les plus honteux sans l'énergie qu'elle déploya à les combattre.

Cette scène tragique dura plus de deux heures. Les révolutionnaires partirent enfin en récitant leurs injures et en maudissant l'inutilité de leurs démarches.

Cette invasion domiciliaire aussi cruelle, qu'inattendue causa un mal irréparable. La sœur de M. de Salignes en mourut d'effroi la nuit suivante; son serviteur qui redoutait à bon droit d'autres calamités, disparut sur le champ, entraîné par la frayeur, et Marie, dernière victime, resta seule auprès d'un cadavre septuagénaire, sans secours, sans appui, sans famille et sans amis, car tout le monde la fuyait sachant que son nom portait ombrage et pouvait compromettre sérieusement ceux qui seraient venus lui prêter assistance. Elle s'acquitta aussi bien qu'elle put des devoirs que lui imposait la nature et malgré son désespoir, n'oublia rien dans une circonstance aussi cruelle.

En revenant du cimetière, elle se rendit au logis de la défunte, s'empara de quelques objets qui ne pouvaient avoir de la valeur qu'à ses yeux, et, prévoyant avec raison les nouvelles calamités qui viendraient l'atteindre dans un domaine dévasté où bien des objets pouvaient encore tenter l'avidité de quelques tigres nouveaux, elle prit le parti de s'en éloigner en attendant un sort meilleur.

Quelle entreprise tentera son héroïque courage? comment, seule et sans soutien sortira-t-elle du mauvais pas où elle est engagée? Quel remède trouvera-t-elle pour adoucir les maux qui l'accablent? Hélas! elle mourra sans doute sans tant de malheurs arrivés à la fois. La fuite de ses parents qu'elle adore et dont elle est tant aimée, la mort tragique de sa